

Celui qui suit le Christ aura la vie
éternelle et le centuple ici-bas

Peut-on vivre ainsi ?



Communión et Libération

Silvio Guerra

Excellence, Mesdames, Messieurs, chers amis, bonsoir.

Merci d'être venus ce soir, je voudrais vraiment vous accueillir de la manière la plus chaleureuse qui soit. Je vous remercie tous d'être présents ici ce soir ; par votre présence vous témoignez votre intérêt pour le thème de cette rencontre : « Celui qui suit le Christ aura la vie éternelle et le centuple ici-bas : peut-on vivre ainsi ? ».

Quelle que soit la forme que notre foi a prise ou prendra dans notre vie, c'est une question qui ne nous laisse pas indifférents. Notre présence ce soir au Collège des Bernardins – et je voudrais à cette occasion remercier chaleureusement Mgr Jérôme Beau et M. Hervé de Vaublanc, qui nous font la grande joie de nous accueillir dans ce lieu aussi prestigieux – notre présence ici ce soir me rappelle un passage du discours prononcé par le pape Benoît XVI au monde de la culture dans ce même lieu. Il affirmait : « Chercher Dieu et se laisser trouver par lui, cela n'est pas moins nécessaire aujourd'hui que par le passé. Et la disponibilité à écouter Dieu demeure aujourd'hui encore le fondement de toute culture véritable ».

Le livre dont nous allons parler ce soir approfondit cette question essentielle, à travers le témoignage de l'auteur. En effet, Mgr Giussani est le fondateur du mouvement Communion et Libération. Le charisme reconnu par l'Église, qui s'est répandu

dans 75 pays, dans des situations sociales, culturelles et ecclésiales très différentes. Ce prêtre milanais, aumônier de lycée dans les années 1950, puis professeur de théologie à l'université catholique de Milan, a consacré toute sa vie à l'éducation des jeunes. Comme il l'a précisé dans une interview à la fin de sa vie, il n'a jamais eu l'intention de fonder un mouvement, ni d'apporter quelque chose de nouveau à la foi, mais il a voulu témoigner que l'expérience que le Christ propose à l'humanité correspond pleinement au désir profond de tout homme. Que la vie a un sens, et que ce sens est « libération » pour chacun d'entre nous. Tout cela nous voudrions vous le témoigner ce soir à travers cette rencontre, et les témoignages de nos invités que j'ai l'honneur de vous présenter.

Mgr Jean-Louis Bruguès, vous êtes dominicain, ancien prier de la province de Toulouse, vous étiez professeur de morale fondamentale à l'institut catholique, puis à l'université de Fribourg. Vous avez été évêque d'Angers de 2000 à 2007. Depuis janvier 2008, vous vivez à Rome en tant que Secrétaire de la Congrégation pour l'Éducation catholique.

Fabrice Hadjadj, vous êtes marié, vous enseignez la philosophie et la littérature en lycée et au séminaire de Toulon, vous êtes également écrivain et auteur de plusieurs pièces de théâtre. Vous êtes né dans une famille de confession juive et vous vous êtes converti au catholicisme il y a une dizaine d'années.

Jean-François Thiry, vous êtes directeur de la maison d'édition et du centre culturel « Bibliothèque de l'Esprit » à Moscou. Vous enseignez à l'université d'État de Minsk, et vous faites partie du

groupe de travail catholique-orthodoxe de dialogue interconfessionnel. À ce titre, vous avez reçu en janvier dernier la médaille de Cyril Turov, et vous avez également édité le livre « Peut-on vivre ainsi ? » en langue russe.

Alors, permettez-moi, Mgr Bruguès, de donner brièvement la parole à Jean-François Thiry, pour présenter la genèse de ce livre. Ceux qui ont eu l'occasion de le lire peuvent constater réellement que c'est un livre insolite par certains côtés.

Jean-François Thiry, pouvez-vous nous décrire le contexte dans lequel ce livre est né ?

Jean-François Thiry

Le contexte dans lequel ce livre est né est en fait le contexte dans lequel est né le mouvement Communion et Libération en 1954. C'est en effet lorsqu'il enseignait encore au séminaire que don Giussani s'est rendu compte combien les jeunes générations ne percevaient plus la foi comme quelque chose de pertinent pour leur vie ; qu'ils s'étaient éloignés de la tradition et ne comprenaient plus l'annonce chrétienne comme l'annonce d'une bonne nouvelle, d'un fait présent dans l'histoire. Et c'est ainsi qu'il se lance dans l'école pour annoncer à nouveau que la foi et la raison ne sont pas en opposition.

Quarante ans plus tard, lorsque ce livre voit le jour, la situation n'a pas changé bien sûr, elle s'est même dégradée. Et don Giussani décide de reprendre en main des rencontres qui avaient lieu au sein de Communion et Libération, avec des jeunes gens qui avaient

décidé de commencer un chemin de consécration à Dieu. Nous, ces jeunes, qui participions à ces rencontres, nous n'étions pas étrangers à cette mentalité commune. Je me rappelle très bien quand nous avons commencé à parler de la foi. Pour moi la foi était « ce en quoi on croyait ». On ouvrait alors des pans entiers au subjectivisme ou à cette approche de Bultmann pour qui c'est la foi qui crée l'événement. Je n'étais donc absolument pas étranger à cette mentalité. On peut facilement imaginer ce que j'avais dans la tête en pensant à des termes comme « liberté » ou « virginité ». Don Giussani avait décidé de reprendre avec nous ces mots fondamentaux de l'expérience chrétienne.

Justement, le terme « expérience » est le deuxième terme qui explique le contexte dans lequel nous travaillions avec lui à ce moment-là, parce que ce livre n'est pas né d'une réflexion à table, il n'est pas né d'un désir d'expliquer aux autres mais il est né de rencontres qui ont été fidèlement retranscrites, de leçons, d'assemblées, qui montrent un langage très allègre.

Pour exprimer ce mot « expérience », je me rappelle que, lorsque des collaborateurs de la revue *Communio* étaient venus rencontrer don Giussani, ils avaient dit à Hans Urs von Balthasar en Suisse : « Ce que nous pensons, ce que nous écrivons, eux, là, ils le vivent ». Donc avant tout, don Giussani avait le désir que le christianisme soit pour nous une expérience. C'est quelque chose que nous percevions comme convaincant pour notre vie. Puisque c'était convaincant pour sa vie, il voulait que cela le soit pour la nôtre également. Expérience, pas seulement comme expérimentation de quelque chose : vivre certes, mais également donner un jugement sur ce que l'on vit. Il y a quelques semaines, une amie très chère a

été abandonnée par son mari, la laissant avec deux jeunes enfants dont la plus jeune est handicapée, tout simplement parce qu'il n'avait plus de sentiments pour elle. C'est l'expérience qui se limite simplement au sentiment, le sentiment élevé au rang de loi.

Par ces mots, je voudrais exprimer ma gratitude pour l'histoire que j'ai rencontrée, qui ne me place pas en dehors de ce même danger, mais en tout cas qui m'a aidé au cours de toutes ces années, à porter un jugement sur les choses qui se passent dans ma vie.

Et le troisième point pour exprimer le contexte dans lequel j'ai vécu ces rencontres avec don Giussani, c'est que je sentais un homme qui parlait à un autre homme. Une humanité qui parlait à une autre humanité. Si je pouvais paraphraser Gabriel Marcel, je dirais : « Nous nous sentions appréhendés comme un "tu", ce qui nous faisait redécouvrir le mystère que nous étions nous-mêmes ». J'étais assez superficiel, et donc vraiment le regard que j'ai senti sur moi était un regard qui me permettait d'arriver à une profondeur de ma personne que je n'aurais pas pu imaginer auparavant. Ces mots nous faisaient nous découvrir à nous-mêmes. Je pense que c'est la même expérience qu'on peut faire en relisant ce livre, et c'est l'expérience que je vous souhaite de faire.

Silvio Guerra

Monseigneur, don Giussani n'a jamais voulu fonder aucun mouvement, ou changer quoi que ce soit dans la tradition de la foi que l'Église a toujours proclamée. Et en même temps, est-ce qu'aujourd'hui cette parole de don Giussani, telle qu'elle émerge de

ce livre, peut apporter quelque chose de nouveau dans le contexte actuel de l'Église ?

Mgr Bruguès

La première confession que je vous ferai ce soir, c'est que j'ai connu l'œuvre avant l'auteur. Mes premiers contacts remontent au milieu des années 80. J'ai eu la chance de connaître en Suisse Mgr Eugenio Corecco qui était évêque de Lugano et qui a joué un rôle important dans la création du mouvement. Il faisait partie de ces évêques qui estiment que le métier d'évêque n'est pas incompatible avec la recherche théologique : il réunissait quelques théologiens autour de lui chaque année. Grâce à lui, j'ai pu rencontrer – et nous sommes toujours restés en relation étroite – le cardinal patriarche de Venise Angelo Scola. Mais je n'ai découvert le mouvement qu'en Italie. On n'a pas idée en France de l'importance revêtue par ce mouvement dans la péninsule italienne.

Je dirais que ce mouvement représente – c'est un premier élément de réponse – un alliage, à mon sens unique, entre, d'un côté, une spiritualité au sens fort, une vie selon l'Esprit et donc un choix de vie, et de l'autre côté, un engagement dans la cité. En France, nous connaissons l'un ou l'autre. Par exemple, les mouvements d'Action catholique qui sont nés dans l'entre-deux-guerres s'orientaient délibérément vers l'engagement dans la cité en fonction des milieux d'appartenance. C'était donc un choix d'activité. Nous avons connu aussi des mouvements de spiritualité destinés à accompagner le cheminement spirituel des personnes, des couples,

voire des communautés. Ce que nous appelons en France les communautés nouvelles, la plupart apparaissant autour des années soixante-quinze. Elles mettent l'accent sur un choix de vie à consonance religieuse. Donc je ne connais pas en France quelque chose de comparable. Peut-être le moins éloigné serait, mais ça resterait à démontrer, l'Emmanuel.

Vous disiez que le mouvement était présent dans 75 pays ; ça fait un tiers des pays de l'humanité, ce qui est considérable ! En un demi-siècle, depuis 1954, il y a une véritable explosion dans le développement, avec évidemment des pays qui se prêtent plus volontiers à ce mouvement que d'autres. Plus de 100 000 adhérents, qui regroupent des hommes, des femmes, des prêtres, en particulier la fraternité des missionnaires de Saint Charles Borromée, que je connais. Toutefois, et vous l'avez rappelé à l'instant, l'auteur a assuré dans les derniers temps de sa vie, il a affirmé ne pas avoir voulu fonder.

J'en viens maintenant au livre. À propos de l'œuvre, j'ai dit que je trouvais là aussi un alliage, une alliance étonnante entre la spiritualité et l'engagement. J'ai eu exactement la même impression en lisant ce livre. Je l'ai lu pour vous, je ne le connaissais pas : c'est donc pour moi tout frais. J'ai trouvé dans ce livre, associés de manière unique, deux genres que l'on connaissait bien, mais qui étaient toujours entretenus séparément.

Le premier genre relève de l'itinéraire spirituel. C'est un genre auquel personnellement je suis sensible. J'ai été marqué, il y a quelques années, par un ouvrage rédigé par un Jésuite résidant en Chine, le Père Raguin, qui s'appelait *Chemins de la contemplation*

(1969). Nous prenant par la main, il nous faisait découvrir étape après étape un chemin d'approfondissement de la foi en Dieu. Et lui-même se situait dans une perspective plus ancienne, je pense à l'ouvrage de sainte Thérèse d'Avila « Las Moradas » [*Les Demeures*]. Il y a dans la tradition chrétienne un courant de spiritualité qui consiste, encore une fois, à vous prendre par la main et à vous faire passer d'une demeure à l'autre, pour reprendre les images de Thérèse d'Avila. L'objectif est évident : il s'agit de donner sa vie. Il s'agit de donner sa vie, de s'engager pour la vie... cette phrase, que l'on trouve à la page 10, me semble être l'ouverture de cet opéra que représente l'ouvrage. Premier élément donc, l'itinéraire spirituel.

Mais on trouve en même temps un exposé du contenu de la foi chrétienne. Un exposé qui présente des aspects classiques et des aspects qui le sont moins. Aspects classiques : cet ouvrage comporte trois parties correspondant aux trois vertus théologiques, la foi, l'espérance et la charité. On sent le professeur. On sent celui qui est nourri, pétri de la doctrine traditionnelle de l'Église. Il cite à plusieurs reprises saint Thomas, et il lui emprunte des idées qui sont très belles, par exemple, lorsqu'il traite du sujet de l'obéissance, il dit : « L'obéissance est une amitié », qui est exactement la définition que l'on trouve chez Thomas d'Aquin.

Ce que je trouve original dans une deuxième composante est que les vertus classiques sont exposées d'une manière qui n'est pas classique. Elles sont exposées à l'intérieur d'une démarche culturelle : il y a dans ce livre une densité culturelle forte. Les auteurs cités sont nombreux : Dante est sans doute celui qui

revient le plus souvent, c'est assez normal, mais il cite Thomas Mann, à plusieurs reprises ; il cite aussi Péguy, évidemment à propos de l'espérance. Bref, on a là un auteur qui est très enraciné, non seulement dans la tradition, mais dans la culture de son temps, il aime cette culture. C'est aussi un exposé original, car il s'enracine dans une perception psychologique. La psychologie joue un rôle important dans l'exposé, on sent très bien qu'il a le souci de rejoindre l'interlocuteur là où il est. Est aussi originale la manière dont il complète les vertus classiques par des vertus « annexes, » qui ne sont pas, habituellement, rattachées à ces vertus principales. Par exemple, à la foi il rattachera la liberté, et donc l'obéissance, puis on trouvera la patience, le sacrifice, les pages sur le sacrifice sont pour moi les plus fortes de cet ouvrage.

Au début de sa deuxième partie, il traite de l'espérance. Il nous dit : « Cette méditation qui commence maintenant consiste à reprendre les mots fondamentaux de notre foi », « c'est-à-dire les caractéristiques principales de notre personnalité chrétienne ». Vous voyez : le mot personnalité est un terme typique de la psychologie. C'est ce passage de la théologie à la psychologie, de la doctrine à la psychologie qui constitue une originalité de cet ouvrage, et il continue avec une phrase très forte : « Les caractéristiques de mon humanité coïncident avec les caractéristiques de ma personnalité chrétienne, c'est la même chose ». Ce qui me permet, (je n'ai pas oublié votre question, mais je ne peux pas y répondre tout de suite), de dire que pour cet auteur, le christianisme est la chose la plus naturelle qui soit. Si vraiment j'avais une expression à retenir, qui ne se trouve pas dans

le livre mais qui se dégage de la lecture, ça serait la suivante : le christianisme n'est pas une chose étonnante, c'est au contraire la chose la plus humaine qui soit, qui correspond le mieux aux exigences de l'être humain.

Comment lire cet ouvrage ? Autant le dire tout de suite (troisième confession), c'est un ouvrage qui est assez difficile. Pourquoi ? Parce qu'il est dense. L'auteur est un penseur. Il en a conscience, et donc il imagine une pédagogie tout à fait attachante : il fait un exposé dans lequel il donne toutes les idées, et puis il laisse la parole à l'assemblée, c'est-à-dire le groupe de personnes qui l'écoutaient : l'assemblée est tout à fait libre de poser les questions dont elle a besoin, de telle sorte que l'exposé difficile du début se trouve mâché, ruminé par l'échange de questions-réponses que nous trouvons en deuxième partie de chaque chapitre. Je ne sais pas qui étaient les auditeurs, mais les questions posées sont de bonne qualité. Alors vous disiez que vous étiez superficiel, vous peut-être, mais pas les autres ! (rires). Il développe des exemples. Je crois qu'on peut parler alors de génie : il y a un génie dans le choix des exemples et dans l'exposé de ces exemples. Je dis ça parce que, vous savez, quand on est professeur on illustre, et les exemples ont toujours un côté artificiel. Donc, les exemples ici sonnent juste, sonnent extrêmement juste. Ils ont aussi une saveur évangélique incontestable. Je citerais une autre difficulté, mais elle est peut-être personnelle, don Giussani était Italien mais il me semble pourtant qu'il a une forme slave – vous me corrigerez si je me trompe – c'est-à-dire circulaire et zigzagante (rires). Donc on prend un sujet, ceci entraîne cela... et puis on retombe sur ses pieds évidemment.

Le lecteur français habitué à : grand A, grand B, aura quelques difficultés à suivre cet itinéraire-là.

Pour aider cette lecture il existe quelques mots-clés. J'en ai retenu quatre. Le premier mot-clé est le terme « présence ». La vie chrétienne commence avec l'expérimentation d'une présence. Présence extraordinaire, présence mystérieuse, qui est la présence du Christ : tout commence avec cette rencontre, qui est une présence exceptionnelle. Nous ne sommes pas dans l'exposé des énoncés de la foi, nous sommes dans l'expérience théologique, existentielle du Christ. Deuxième terme : « stupore ». On a traduit en français par « stupeur ». Je ne suis pas sûr que ce soit la traduction exacte. Parce que « stupeur », en français, évoque l'étonnement : on est presque anéanti, on demeure sans parole. Il y a cela en italien, mais il y a aussi, me semble-t-il, dans le « *stupore* » italien une idée de ravissement, d'éblouissement. On éprouve de la *stupore* devant la gloire de quelqu'un, devant la magnificence. Donc en lisant stupeur, il faut, nous Français, comprendre étonnement, bien sûr, on n'en revient pas, mais aussi ravissement, on est transporté, exalté. Ce qui explique le titre : *Peut-on vivre ainsi ?* Ça c'est une question de *stupore* : est-ce que c'est possible, vraiment, c'est magnifique ! Je me rappelle, j'avais cité le cardinal Scola tout à l'heure, qui avait inauguré le synode des évêques ; pas le dernier, mais celui d'avant, sur l'Eucharistie, et parlant de l'Eucharistie, il avait parlé de « *stupore* ». Et un cardinal français m'avait dit : « Mais, pourquoi est-il allé chercher ce terme ? ».

Deux autres mots, je serai plus rapide : « virginité ». C'est un mot, me semble-t-il, banni du vocabulaire chrétien français contemporain. Durant mes années d'enseignement, sauf quand on parlait des Pères de l'Église dont on étudiait les traités de la virginité, dans mes visites d'évêque, je n'ai jamais entendu ce terme. Or, c'est un terme central, non seulement pour le choix de vie, pour ceux qui acceptent une consécration, mais don Giussani nous dit ceci, à la page 186 : « La vocation à la virginité est l'archétype idéal de tout ce que les autres font ». La virginité n'est pas une chose à part, n'est pas une vocation particulière, c'est l'archétype idéal de tout ce que les autres font : ils le font correctement. L'autre terme, c'est celui de « communauté », je ne vais pas m'étendre là-dessus.

Je résume la réponse un peu longue que j'apporte. Nous trouvons ici une œuvre spectaculaire, nous l'avons dit; nous trouvons aussi une pensée originale qui présente le christianisme comme une évidence de la raison. La foi, selon lui, n'est pas une démarche parallèle qui, à un certain moment, se rencontrerait, la foi c'est la raison poussée aux extrêmes limites de ses capacités. Cette affirmation de christianisme comme évidence est évidemment importante dans une société sécularisée qui a tendance à faire du christianisme une particularité ou un anachronisme. L'auteur nous présente la vie chrétienne comme la plénitude de toute la vie humaine. Il chasse le particularisme, qui se retrouve dans certains pays comme la France, moins l'Italie, accroché au terme de chrétien. Au fond, nous avons là un exposé classique par son côté apologétique, et véritablement novateur dans le fait que l'évidence

de la foi, l'évidence du Christ, devient un chemin neuf pour l'humanité.

Silvio Guerra

Je me tourne vers le philosophe. Don Giussani dit : « La foi est la méthode de connaissance par excellence, et elle accomplit le chemin de la raison ». Est-ce que vous êtes d'accord avec cette phrase et est-ce que vous pouvez également développer le concept selon lequel la foi est la méthode de connaissance pour toute la réalité, toute la réalité humaine ?

Fabrice Hadjadj

Je voudrais d'abord revenir sur un certain jugement qui fut émis [*ndt* : cf. intervention de Mgr Brugues] sur don Giussani, sur le caractère slave de sa pensée, c'est-à-dire circulaire, spirale, zigzagant. Je trouve au contraire que Giussani est assez français, de cette tradition française qui est celle de l'esprit de conversation, dont nous eûmes de grands maîtres, Diderot, par exemple, qui prisait fort la vitalité de ce genre-là. C'est encore l'esprit de Mme de Sévigné, de tous les grands salons français et c'est cela qui est absolument extraordinaire, qui fait à mon avis à la fois la singularité et l'universalité de cette parole : une conversation familière, vivante et cependant vertébrée par la grande *philosophia perennis*.

Il me faut tout d'abord préciser le lieu d'où parle ce livre et qui est en lien avec la question de la foi. Car la foi est toujours une connaissance qui est médiatisée par un témoin. Ce n'est pas l'expérience directe d'une chose, ce n'est pas non plus la connaissance à travers une démonstration, que je pourrais avoir

par ma propre intelligence. C'est une expérience qui passe par une autre personne à qui je fais confiance et qui me paraît, évidemment, fiable. Or, justement, tout le dispositif dont ce livre est la transcription, et qui a l'air d'être un dispositif d'enseignement, est en réalité quelque chose qui, avec l'exposé doctrinal, avec l'itinéraire spirituel, est un dispositif qui permet la rencontre d'un témoin, et où chacun devient témoin pour l'autre et c'est cela que j'ai trouvé assez remarquable.

On dira que le style de *Peut-on vivre ainsi ?* est très oral. Mais c'est d'autre chose que je parle. On s'en rend compte avec l'incidence de petites circonstances complètement annexes : « Tiens, on vient de m'apporter une bière, allez je ne peux pas vous en passer, désolé ». Comment l'éditeur a-t-il laissé transcrire cela ? N'est-ce pas inutile pour l'avancée de la réflexion ? Au contraire, parce qu'on s'aperçoit alors que ce sont des corps qui réfléchissent, dans un climat de bienveillance, d'amitié, « à la bonne franquette », pour ainsi dire. Il ne suffit pas d'énoncer une vérité théorique, il faut d'abord que les interlocuteurs soient dans une situation de vérité, c'est-à-dire simple, concrète, fraternelle, quelque chose qui est très rare parmi les universitaires.

Il y a d'ailleurs dans le livre une circulation très grande des noms propres. On sait qu'il y a Carlo qui est là et qui est assez important. C'est très étonnant, on voit qu'on est face à des personnes, que des personnes sont présentes et on entend une voix à cause de cela. Don Giussani renvoie à un dépassement de ce que l'on pourrait appeler le livresque. Je vais, pour preuve, vous citer quelques passages. Il dit par exemple (ce qui d'une certaine façon est une manière de détruire le livre qu'on a entre nos mains) : « N'attendez

pas que les textes soient imprimés et photocopiés, d'abord parce qu'ils n'arrivent jamais à temps, ensuite parce que si vous vous déchargez de votre responsabilité en croyant avoir dans un texte écrit la sécurité de l'enseignement qui vous a été donné. C'est comme si vous prétendiez être Dante Alighieri parce que vous possédez un exemplaire de la *Divine Comédie*, est-ce clair ? ». Vous voyez, il y a l'idée qu'il ne faut pas s'appuyer sur le livre de manière livresque. D'une certaine façon, ce livre est voué à disparaître ou plutôt à être assimilé dans une expérience et dans une vie. Il s'agit de manger le livre, comme les prophètes.

L'autre chose assez étonnante c'est que, si on peut parler éventuellement d'apologétique, ce n'est pas une apologétique de la défensive. Tout au contraire, il y a une sorte d'ouverture, de cette vivante ouverture qui n'est possible qu'à celui dont la parole n'est inspirée par aucun ressentiment. Don Giussani accueille tout ce qui peut se dire, parce qu'il sait que sa Maison est assez large et possède les promesses de l'éternité. Aussi y a-t-il chez lui un refus de ce que l'on pourrait appeler le dogmatisme, pas de la dogmatique, bien sûr, mais du dogmatisme sous ses deux formes. Le dogmatisme « péremptoire », où on ne discute pas les choses. Il y a ce passage vraiment remarquable : « Écoutez, mes amis, si vous ne comprenez pas ce que je suis en train de dire, vous devez lever la main et dire : "je n'ai pas compris cette phrase", il vaut mieux agir de la sorte, car c'est indigne de Dieu, de Jésus et de nous mêmes, c'est indigne de notre amitié, indigne de l'histoire du monde, d'avaloir ce que nous disons ou d'affirmer des choses sans que notre raison ait pu l'éclaircir pour que notre liberté puisse y adhérer ». Ces mots sont vraiment admirables parce qu'ils

s'opposent à tout embrigadement : celui qui adhérerait au Christ de manière irrationnelle, à cause de je ne sais quelle frustration affective, pour s'évader du réel, n'adhérerait qu'à sa propre chimère. C'est pourquoi don Giussani ne redoute rien tant qu'une conversion spectaculaire et fausse, une conversion d'esclave et non de frère, pareille à ce prosternement du démoniaque de Gêrasa, dans l'Évangile selon Marc. Derrière ce refus du dogmatisme théorique, il y a l'idée d'une certaine interaction, même si je n'aime pas beaucoup ce mot : là je ne suis pas en train de vous donner un enseignement, vous êtes là face à moi, nous allons discuter et vous allez parler. Et si vous ne comprenez pas ce que je vous dis, intervenez, car il y va de notre vie.

De l'autre côté, il y a le refus d'un autre dogmatisme très actuel, à la fois très « catho » et très anticatholique, ce que j'appellerais le dogmatisme « sentimental ». C'est un dogmatisme plutôt sans contenu, sans rigueur dogmatique, où on utilise le mot « amour » à toutes les sauces : c'est bien, c'est l'amour ; si c'est fait dans l'amour, c'est bien. À un moment, Giussani cherche à définir le sacrifice, et il dit en citant Pavese que le sacrifice est quelque chose d'apparemment contre nature. Il demande alors à l'assemblée à quel moment le sacrifice n'est pas contre nature, quand est-ce que c'est bien ? Un auditeur croit être quitte avec cette réponse : « Lorsqu'il est un acte d'amour », et don Giussani de répliquer : « Ce ne sont que des mots, une belle fleur jetée dans le vent ». Vous voyez, l'amour c'est un slogan désormais, on peut répéter sans fin « Dieu est amour » et c'est le vide absolu, le néant. Giussani refuse ce dogmatisme sentimental pour entrer dans les exigences du cœur, pour se confronter à la réalité et ne pas se

payer de mots. Et c'est cela qui est très fort, on a l'impression que ces réunions, je ne sais pas comment cela s'appelait, la « vérification », c'est cela ?

Oui, vérification de la vocation.

Ces réunions, qui s'appellent une « vérification », ménagent ainsi un lieu qui est très singulier et qui ne nous ménage pas, un lieu de vérité devenu très rare de nos jours, à cause de cette sorte de compartimentage entre l'exposé, l'itinéraire spirituel, l'absence d'intégration de la vie spirituelle et mystique et contemplative à travers l'engagement dans la cité. Ce lieu est un lieu où chacun vient, personnellement, « apporter sa question ». Il y a une intervention dans le livre qui est vraiment bouleversante. C'est à ce moment-là que j'ai compris dans quel contexte on était. Il s'agit d'un intervenant extérieur, quelqu'un comme Jean-François Thiry, qui intervient et qui dit : « Je voudrais raconter quelque chose qui m'est arrivé aujourd'hui tandis que je venais. Je me réjouissais de ce moment parce que j'avais très envie d'être ici avec vous, je voulais comprendre mieux ; puis durant le trajet j'ai vu un accident et j'ai vu une jeune fille qui était morte. Ce fait m'a bouleversé et j'ai changé mon attitude, j'ai commencé à me demander : pourquoi cela s'est-il produit ? J'ai aussi commencé à ressentir la peur. Cependant, je me suis rendu compte que je ne portais pas tout seul cette expérience de la peur, j'avais un lieu où apporter ma question. Je voulais venir ici parce que c'est un lieu duquel j'attends une réponse ». C'est magnifique, cet aveu : *J'avais un lieu où apporter ma question.* Est-ce que vous en connaissez beaucoup,

des lieux où apporter sa question ? C'est très rare, et c'est là que l'on voit vraiment la singularité de l'expérience proposée par don Giussani. Une expérience qui est directement en lien avec la question de la foi parce que don Giussani ménage un lieu où il se fait à la fois pédagogue et témoin et où chacun devient, d'une certaine façon, témoin pour l'autre. Cette situation, c'est ce que j'appellerai, mais le mot est galvaudé, une situation de « proximité ». Sachant que le Seigneur ne nous demande pas d'être des philanthropes, ni de nous adresser au monde entier, mais d'aimer notre prochain. Il ne s'agit pas de faire des conférences à distance, sans pouvoir être atteint par notre interlocuteur, il s'agit d'aller au devant lui, et c'est pourquoi l'apôtre doit aller dans le monde entier pour annoncer l'Évangile, c'est-à-dire se faire proche de celui qui est loin. Et vraiment c'est cet enjeu là qui est fondamental, cette situation où nous sommes proches et où n'importe qui peut intervenir et venir avec sa question et où chacun va dire ce qu'il a expérimenté.

À cause de cela, ce livre produit une sorte d'effet de réalité vraiment stupéfiant. Je me souviens d'Edith Stein lisant l'autobiographie de Thérèse d'Avila. Une fois qu'elle a fermé le livre, elle se dit : « La personne qui a écrit cela ne peut pas mentir. Elle n'a pas inventé ce qu'elle a dit ». Eh bien, quand on lit ce livre, on se dit : « Voilà quelqu'un qui n'a pas inventé ce qu'il dit ». On voit que la foi n'est pas une décompensation de certaines névroses, on voit que cet homme est là avec une grande simplicité et qu'il affirme simplement ce qui est. Giussani a une phrase qui est vraiment splendide et qui exprime toute sa démarche : « Il faut se tenir devant les choses et écouter l'appel de leur originalité ». Pour

moi, formé à l'école de saint Thomas d'Aquin, c'est une phrase de la plus grande justesse et de la plus haute beauté : « Il faut se tenir devant les choses et écouter l'appel de leur originalité », leur originalité, c'est-à-dire dans la fraîcheur jaillissante de leur source, de leur origine.

Alors voilà, la foi comme capacité extrême de la raison, c'est l'expression de Giussani, et cette expression on peut bien sûr l'expliquer classiquement dans notre connaissance du réel. Toute connaissance, et même toute certitude à propos du réel, nous pouvons l'avoir de façon immédiate, soit par l'expérience, soit à cause de la certitude qu'on a des premiers principes de l'intelligence : le principe de non-contradiction, le fait que tout ce qui arrive a une cause, etc. Vous avez aussi tout ce qui passe à travers une certaine médiation du raisonnement et qu'on appelle démonstration. Et puis il existe une autre médiation, qui est celle du témoignage. Là, je ne vois plus la chose, j'y crois. Et j'y crois sur la parole d'un témoin qui, lui, a vu. Donc l'acte de foi existe de manière naturelle. La foi n'est pas d'abord quelque chose de religieux et don Giussani reprend finalement quelque chose qui est assez classique chez saint Augustin ou saint Thomas. La plupart de nos connaissances sont d'abord des connaissances que nous avons par foi naturelle : le fait même que vous soyez dans cette salle en étant persuadés que les projecteurs ne vont pas nous tomber sur la tête, le fait que vous ne l'avez pas vérifié scientifiquement suppose que vous avez une confiance à l'égard des organisateurs, des concepteurs de la salle et cette confiance produit en vous une certaine certitude, certitude morale. La plupart des choses que nous faisons, même avancer un pas dehors, aller acheter une

baguette de pain chez le boulanger sans se demander s'il a mis du polonium dans la farine, tout ça suppose de la confiance et donc une connaissance et une certitude qui vient de la foi. Alors vous allez me dire que vous n'êtes pas absolument certains que les projecteurs vont rester accrochés. Mais si vous commencez à trembler, à transpirer, à vouloir sortir de la salle parce que vous pensez qu'ils vont se décrocher, vous êtes paranoïaque. Donc vous voyez bien que vous aviez quelque chose qui était de l'ordre de la certitude, non pas la certitude scientifique mais ce qu'on appelle une certitude morale. Cela c'est l'exposé classique.

Ce que va spécifier Giussani et qui me semble très intéressant, c'est qu'il s'agit de la capacité extrême de la raison. Pourquoi ? Parce que dans les autres modes de connaissance, ce qui est engagé, c'est seulement mon intelligence : il n'y a que ma raison. Je vois la chose, 2 et 2 font 4, la somme des angles d'un triangle est égale à deux angles droits, etc. Tout cela, je le vois par moi-même, mon intelligence est forcée de s'incliner devant cette évidence, spéculative. Dans le cas du témoignage, je dois faire confiance à quelqu'un et donc, non seulement mon intelligence est engagée, mais aussi ma volonté, et même toute ma vie affective et corporelle – historique, pour le dire en un mot. Je fais confiance à quelqu'un et donc je dois accepter qu'il soit témoin. Je suis dans une relation sociale et libre, quelque chose qui est de l'ordre de l'événement d'une rencontre. J'entre d'une certaine façon dans une communion. C'est pour cela que ce lieu ménagé où chacun porte sa question est d'emblée le lieu de la foi comme méthode de connaissance.

Deuxième remarque décisive de don Giussani, et qui rend très moderne la théorie classique, c'est que toute l'histoire, toute la culture est fondée sur cette connaissance de foi. Dès le début, il l'affirme : « Si vous supprimez cette connaissance médiante, qui passe par un témoin, vous supprimez toute la culture humaine car toute la culture se fonde sur le fait que l'un part pour sa recherche de ce que le précédent a découvert pour avancer encore d'un pas ». Même si vous êtes mathématicien, vous n'allez pas démontrer tout ce que les autres mathématiciens ont déjà démontré avant vous, vous vous appuyez sur un point de départ qui est fondé sur une foi. De telle sorte que la science elle-même se fonde sur la foi. Si on devait à chaque fois tout redémontrer *de novo*, comme si on ne bénéficiait pas d'un patrimoine de connaissances antérieures, nous serions dans une ignorance permanente, la science piétinerait. Par ailleurs, la culture c'est toujours quelqu'un qui vient me parler, qui me dit quelque chose, et je l'écoute parce que je lui fais confiance. Enfin, l'histoire, on a accès à ce qui s'est passé, à l'événement, uniquement par la médiation de témoins. Je ne peux pas démontrer l'existence de Napoléon, je peux voir qu'il y a des témoignages qui se recoupent et avoir une certitude inébranlable à partir de cela. Donc, si vous rentrez dans un pur scientisme, vous détruisez la science. Si vous attendez tout le temps la démonstration comme mode majeur de rapport au réel, vous devenez ignare sous couvert d'une exigence biaisée, et vous détruisez la culture, l'histoire, la vie sociale. Une forme de scientisme nous condamne au seul rapport à l'instantané et nous fait perdre le sens de la durée, c'est-à-dire de l'héritage.

Je parle de scientisme mais, ce qui marque l'extrême modernité de la pensée de Giussani, c'est qu'il n'y a pas seulement une réponse à l'athéisme, c'est aussi une réponse au fondamentalisme. Le fait même qu'il y ait une affirmation de l'histoire et de la culture au sein de la foi, comme étant liée à la foi, fait qu'on ne peut pas être fondamentaliste. Il y a un recours constant à la culture chez don Giussani, vous l'avez mentionné. Et puis attention, il ne prend pas que Péguy, Mauriac, Dante, il va prendre, par exemple, Cesare Pavese qui s'est suicidé à la fin de sa vie... Vous savez, il y a certains penseurs chrétiens qui disent : « Il s'est suicidé donc son œuvre n'est pas bonne, on ne va pas la lire ». Don Giussani ne tombe pas dans ce travers psychologisant. Son constant recours à Pavese, et notamment à son journal *Le métier de vivre*, correspond vraiment au désir d'aller au plus près de l'expérience humaine, même une expérience qui a été un désastre, pourvu que celui qui parle ait essayé d'être sincère avec lui-même jusqu'au bout. Vous voyez, il se tourne vers les autres comme témoins de l'existence.

Par rapport à la question de la culture, je vais vous donner un exemple. Vous avez eu récemment une déclaration, de la secrétairerie d'État du Vatican, sur le fait que la fonction épiscopale était incompatible avec la position négationniste de Mgr Williamson. Vous êtes au courant de cette histoire puisqu'elle a fait assez de bruit. Et la question qui se pose est : Pourquoi ? Après tout, quel est le rapport entre les deux. On pourrait très bien dire, et certains l'ont dit : « Vous êtes des évêques, ce qui compte, c'est la pureté de votre doctrine, que vous défendiez les articles de la foi. Quel rapport avec une position qui relève de l'histoire ? ». C'est que précisément la foi, d'abord, est en lien avec l'histoire, car

elle est véhiculée par des témoins qui se succèdent. Vous pouvez tout seul découvrir le théorème de Pythagore ; vous ne pouvez pas, sans la médiation de témoins, savoir que le Christ est venu, que le Verbe s'est fait chair. Vous ne pouvez pas. Il y faut toute une chaîne de témoins et si vous commencez à rentrer dans des logiques négationnistes en disant que les témoins se sont entendus pour inventer cela, la théorie du complot et tout le reste, vous rendez impossible toute certitude morale. Je ne sais pas si vous avez remarqué : s'il y a complot, tous les témoins devraient dire exactement la même chose. Or les négationnistes jouent sur les deux tableaux en disant : « Regardez, ce qu'ils disent ne se recoupe pas exactement ». Mais cela c'est le signe de la réalité ! Regardez les Évangiles : à chaque fois on a un témoin, avec des divergences non pas substantielles, mais existentielles, et c'est le signe que c'est la réalité. S'il y avait eu, derrière, une Église monolithique, qui avait voulu fabriquer un canon menteur, on se serait quand même arrangé pour tout aplanir et avoir quatre Évangiles non seulement concordants, mais identiques. De la même façon, les Juifs se seraient entendus pour dire exactement la même chose sur la Shoah. Aussi y a-t-il un lien profond entre le fait d'avoir la foi chrétienne, une foi liée à un événement historique, et l'accueil de l'histoire elle-même et de la culture elle-même. C'est cela qui est affirmé. Tout passe à travers la transmission de témoins, par des personnes, ce n'est pas simplement quelque chose de spéculatif, une sorte de spiritualisme désincarné : on a besoin des autres, on a besoin de la parole des autres, de leur histoire et de la culture pour que notre foi soit incarnée et ne soit pas une évasion.

Il y a toujours ce refus de l'évasion chez Giussani qui est vraiment remarquable. Pourquoi est-ce que Giussani n'a pas peur de la culture, comme l'a dit Mgr Brugues ? C'est parce que pour lui le christianisme n'est pas une option culturelle et je dirais même ce n'est pas une morale, au sens étroit du moins. Puisque ce n'est pas une option, que ce n'est pas une particularité, il ne se situe pas au même niveau, il n'y a pas de rivalité, il n'y a pas de concurrence avec le reste. La lumière du Christ n'est pas au niveau des fleurs de telle sorte qu'elle serait en concurrence avec elles pour se répandre. Non, c'est la lumière elle-même qui va permettre à toutes fleurs, à toute la diversité des fleurs, de pousser davantage. C'est ce qu'a très bien vu Giussani et qui fait qu'il n'est pas sur la défensive. À tel point qu'il a une affirmation qui est profondément métaphysique. Il y a, en fait, deux mots que j'ai retenus, deux citations de saint Paul, et qui à mon avis sont au principe je dirais presque génétique de tout son discours. La première c'est *Tout subsiste en Lui*. Tout subsiste dans le Christ, donc tout être n'est que parce qu'il participe au Christ. Et cela, c'est une affirmation qui est extraordinaire. À la page 28, il dit : « Quels sont exactement les enseignements du Christ ? C'est l'ordre de la réalité ». Le Christ ne vient pas apporter un truc, un message, débarquer et vous dire : « Voilà, je vous ai apporté quelque chose, vous croyez que la réalité est une chose mais ceci est autre chose, vous devez renoncer à la réalité pour aller vers un hyper espace spirituel ». Non, non, non. Le Christ nous enseigne l'ordre de la réalité. Si vous n'entendez pas les enseignements du Christ, c'est que vous n'êtes pas attentifs au réel. Soyez attentifs au réel. Don Giussani n'exige que cette seule attention pendant tous ces entretiens, il répète ce commandement

fondamental : « Veillez, soyez attentifs à ce que vous vivez, à ce qui arrive ». Or ce qui arrive d'abord, c'est que vous êtes voués à la mort, que vous désirez le bonheur et donc qu'il y a quelque chose pour vous à la croisée de ces deux termes qui s'appelle une vocation, que Giussani appelle « destin », et qui arrive vers vous. Alors vous, qu'est-ce que vous allez en faire ? Soyez-y attentifs, simplement.

Deuxième affirmation génétique et qui découle du *Tout subsiste en lui : Omnis creatura bona*. C'est une citation, non plus tirée des *Colossiens*, mais de la première épître à Timothée. Il dira dans le livre que toute créature est bonne dans la mesure où elle tire son être du Christ : en tant qu'elle est, elle est bonne. Je n'ai pas à dire qu'il y a des choses bonnes et des choses mauvaises. Le mal n'est que dans l'usage des choses, il n'y pas de choses mauvaises. J'ai coutume de dire que même un film pornographique vous pouvez caler une table avec. La question est : quel usage vous allez faire de ce qui vous est donné. Giussani cite alors un auteur un peu oublié, mais qui est un auteur assez remarquable, Charles Moeller, dans un livre qui s'intitule *Sagesse grecque et paradoxe chrétien* (1948). Il affirme que cette phrase, *omnis creatura bona*, toute créature est bonne, est la plus grande de toute l'histoire de la pensée humaine parce que toute l'histoire de la pensée humaine sépare le bien et le mal alors que le christianisme dit qu'il n'y a rien qui soit mal, qu'il n'existe aucune créature mauvaise. Voyez-vous, pour dire cela, il faut être un métaphysicien. Ce n'est pas simplement quelqu'un qui est dans la psychologie ou l'expérience, parce qu'il dit : « Le mal, cela n'est qu'une privation ». Vous connaissez un peu Thomas

d'Aquin : le mal, c'est la privation d'un bien dû, et donc le mal n'a pas de consistance. C'est au contraire quelque chose qui « décréée », qui « dés-agit », qui défait. Il n'est pas une chose, mais ce qui ruine les choses. Alors qu'un moralisateur dira : « Ah oui, tu as vu passer une jolie fille et tu t'es senti attiré, ouh ! ce n'est pas bien, oublie cela », don Giussani va dire, je cite page 51 : « Tu as vu la fille, la fille que tu aimes est, elle aussi, faite du Christ. Et c'est pour ça qu'elle est attirante ». C'est incroyable et c'est la foi. Toute attirance qu'on éprouve procède essentiellement d'une attirance première au Christ. Même une jolie fille, c'est sa participation au Christ qui fait qu'elle est attirante. Et ensuite, Giussani précise : « Elle t'attire, mais que vas-tu faire avec elle ? Sois attentif, sois sincère avec toi-même. Est-ce que ça va correspondre à ton destin ? Est-ce que ça va vraiment aller dans la ligne pure et parfaite de ton désir de bonheur, de ton désir d'infini, ou alors est-ce que tu vas t'en servir comme d'une proie, comme d'un objet de satisfaction ? ».

Don Giussani ne cesse de nous en avertir : attention ne rejetez rien, aucun pan du réel, et c'est là qu'il est tout le contraire du fondamentaliste. On accueille tout mais tout est passé à l'épreuve de la purification, au crible de cette relation à notre destinée, de cette relation au Christ et donc la question qui se pose c'est : « Comment vas-tu user des choses : est-ce que tu vas en user selon les exigences de ton cœur ou bien simplement de manière superficielle, selon les facilités du moment ? ». C'est pour cela que ce livre, dont on a dit qu'il était difficile, je trouve au contraire qu'il est d'une très grande lisibilité. Bon, il y a des répétitions, des retours, des personnages qui interviennent, de nombreuses

anecdotes. Mais c'est précisément tout cela qui crée un effet de réel et pousse le lecteur à se dire : « Oui, le Christ est là pour de bon ».

Silvio Guerra

Une dernière question à Jean-François Thiry, car après tout ces enseignements et ces explications, on peut se demander : mais pourquoi quitter votre chère Belgique et aller à Moscou ? Qu'est-ce qui fait que ce centuple n'est pas simplement quelque chose que nous allons expérimenter dans l'avenir, mais que c'est ici et maintenant ? Puis, une question un peu plus personnelle : qu'est-ce qui vous a motivé à devenir laïc consacré ?

Jean-François Thiry

En fait mon départ pour la Russie n'est pas une conséquence logique d'un choix de vie. Il n'y a rien d'automatique dans ce que don Giussani nous fait vivre et nous propose : c'est toujours quelque chose de nouveau qui doit intervenir. Sans aucun doute il y avait ce que Mgr Brugues a souligné : l'unité entre le choix de vie et l'engagement dans la cité, qui pour moi est devenu la cité de Moscou. Le travail que j'ai commencé à faire à Moscou en dirigeant le centre culturel – l'histoire serait longue, car ce centre est également une maison d'édition qui est née du travail qu'ont fait des Jésuites ici à Paris, par des fondations en Italie et à Bruxelles, et qui s'est déplacée à Moscou lorsque la liberté est arrivée en Russie – tout le travail que j'essaie d'effectuer

actuellement donc, naît en quelque sorte d'une disposition de cœur, que j'ai apprise en participant à cette communauté dont on a très bien parlé auparavant. Cette communauté est nécessaire pour moi : c'est une condition sine qua non, pas seulement au début du parcours, mais à chaque instant du parcours. Parce que dans la vie il n'y a rien d'automatique, comme Mounier nous dit : à chaque instant on redit notre *fiat*, c'est vraiment le défi de chaque instant, c'est ce défi que don Giussani voulait nous proposer. Don Giussani n'a pas essayé de nous inculquer les choses ; c'était une persuasion en quelque sorte, mais il voulait nous convaincre de faire nous-mêmes ce parcours-là, un défi qu'il lance à chacun de nous. C'est un défi pour mon travail à Moscou : celui de ne pas se scléroser, de ne pas schématiser la foi, mais de vivre chaque instant les rencontres qui me sont données, pour redécouvrir mon humanité et l'humanité des personnes qui sont avec moi.

Un exemple pour moi très concret lors d'une première année passée à Novosibirsk : pour aller à l'université pour enseigner le français (que j'ai oublié entre-temps !), il fallait prendre le bus. Et il y avait tellement de monde à monter dans le bus que les derniers entrés devaient pousser sur les barres pour bien tasser les gens à l'intérieur ! Et un jour donc je devais faire une dizaine de kilomètres comme ça, coincé les bras en l'air, sans plus très bien savoir si j'étais suspendu ou si j'avais encore les pieds sur terre, et j'étais coincé par une grosse femme russe, c'était assez pénible. Mais en la regardant, je me suis surpris à me demander : est-ce que son destin à elle est le même destin que le mien ? J'ai été pris d'une affection pour cette personne-là (qui pourtant me pressait, disons,

légèrement), parce qu'effectivement on était fait pour le même bonheur ! Ce sont vraiment des choses qui naissent dans l'instant.

Un autre exemple dans notre centre culturel à Moscou – si vous passez à Moscou, je vous invite bien évidemment à venir nous voir, c'est au centre de Moscou, un bel endroit, une vieille maison avec une librairie de textes de philosophie, de théologie, d'histoire, et une belle salle pour les rencontres que nous organisons chaque soir – et un jour donc on avait une rencontre et j'avais rendez-vous avec une dame dans le bar de notre centre et puisque ça faisait très longtemps qu'on devait se voir j'avais décidé de pouvoir parler un peu avec elle. Quand tout à coup une personne vient vers moi et me dit : « Bonjour, je suis Serafim, est-ce que vous êtes le directeur, est-ce que je pourrais parler avec vous ? ». J'étais un peu embêté, parce que je n'avais pas prévu de l'accueillir, de parler avec lui, et donc je lui dis : « Mais bien sûr, je vous en prie, asseyez-vous », car j'ai encore un peu d'éducation (rires). Et il me dit : « Je voulais simplement comprendre pourquoi vous aviez créé ce centre culturel ici à Moscou, pourquoi ce genre de culture qui n'est pas quelque chose qui est ajouté à la vie, mais qui naît de l'expérience de la foi ? ». C'est effectivement une culture qu'on essaie non pas d'ajouter comme une dimension particulière, mais que l'on essaie de vivre. En lui répondant, je me suis rendu compte avant tout qu'il était le père Serafim, prêtre orthodoxe, et notre voisin. Il est né avec lui un rapport d'amitié qui a été pour moi un déclic. Le jour suivant j'ai rassemblé tous mes collaborateurs, et je leur ai dit : « Regardez, on peut créer les meilleures choses, les choses les plus intéressantes, organiser des rencontres magnifiques, avoir du public qui les visite, et ne pas rencontrer la personne qui passe

dans notre centre et qui a un désir de comprendre quelque chose ». Ce fut pour nous un déclic. Ce déclic m'est venu, pour une expérience d'appartenance dans la communauté à Moscou.

La dernière chose que je voulais dire sur le travail que je fais, c'est l'œcuménisme. C'est également un terme que j'ai appris dans l'expérience du mouvement. Mgr Brugues parlait de la forme peut-être slave de l'écriture. C'est vrai que don Giussani a étudié les philosophes slaves, et pour lui, l'idée de communion est inspirée de la "sobornost", la communion orthodoxe. Ensuite, si de là il a pris le style c'est difficile à dire pour moi, mais en tout cas il a pris beaucoup dans les penseurs russes. L'œcuménisme, pour nous et pour don Giussani qui avait très à cœur la Russie, est quelque chose de très différent d'une simple tolérance de l'autre où le concept de vérité viendrait presque à disparaître. Par contre c'est tout à fait proche de ce que dit saint Paul : « Examinez toute chose et retenez ce qui est bon ». Voilà, c'est notre approche : rencontrer les autres, et avec eux, chercher la vérité. C'est pour cela que nous avons, par exemple, différentes collections de livres que nous publions, que ce soit sur la théologie catholique du XX^e siècle après le concile Vatican II ou sur le concile orthodoxe de 1917-1918, pour justement chercher les points communs. Voilà, nous avons organisé aussi comme événement important une table ronde sur le thème « Culture chrétienne, culture laïque », avec Mgr Ravasi, le président du Conseil pontifical de la Culture, nous avons réuni des penseurs russes, et nous avons essayé de comprendre ensemble ce que veut dire pour nous être des hommes de culture chrétienne.

Pour terminer ce mini-témoignage sur mon travail dans notre centre culturel, pour moi le centuple, c'est vraiment quelque chose

de très physique, de très concret. C'est vraiment le centuple ! Je vis la pauvreté, l'obéissance, la virginité, à travers l'expérience des laïcs consacrés de Communion et Libération, et pour moi dans cette expérience de virginité, avoir des enfants au centuple est quelque chose de très réel : non seulement par tous les filleuls de baptême que j'ai maintenant en Russie, mais vraiment par la possibilité donnée par ma vocation de regarder de façon pure tous les enfants de mes amis, de pouvoir les accompagner, les aider, etc. C'est aussi un centuple en termes d'amitié : j'ai beaucoup d'amis ici à Paris même si je ne suis plus venu depuis une dizaine d'années. C'est un centuple également en réalisation, parce que l'engagement dans la société civile donne des satisfactions, qui sont vécues de façon différente : pas en elles-mêmes, mais pour quelque chose de plus grand. Et c'est un centuple de désir : j'ai vraiment senti mon désir être exacerbé, un désir d'aller toujours plus loin, plus haut. Ce centuple est toujours quelque chose de très concret.

Silvio Guerra

Je voudrais conclure en remerciant tout d'abord les trois intervenants que j'ai trouvés d'une richesse impressionnante, éblouissante. Vraiment, un très grand merci. Comme Mgr Bruguès, MM. Fabrice Hadjadj et Jean-François Thiry l'ont souligné, don Giussani, à travers ses écrits, montre une personnalité complexe et riche. Certes, il est difficile à saisir en voulant rendre compte de toute sa pensée, En vous écoutant, il y a un aspect que vous avez su mettre parfaitement en évidence et qui m'a à nouveau touché. C'est cette fièvre de vie qu'il arrive à

communiquer même à travers ses écrits. Une fièvre de vie qui lui-même vit et en même temps qu'il veut communiquer à toute personne qu'il rencontre.

Au début du livre nous pouvons lire : « On ne part pas du discours, mais on est touché par une présence ». Je pense que ce soir, vous avez su rendre vivante cette présence tel que don Giussani l'entendait. Cette présence qui, pour plusieurs parmi nous, consiste en une expérience que nous vivons à Paris. Nous ne sommes pas très nombreux, mais, à la suite de don Giussani, nous cherchons à apprendre et à vivre son charisme, charisme qui est celui du Christ. Nous vivons cela par des réunions hebdomadaires, mais surtout, comme vous l'avez très bien expliqué, à travers une vie qui est la nôtre, là où nous sommes. C'est pour cela probablement que plusieurs d'entre vous entendent parler de Communion et Libération pour la première fois. Nous sommes un mouvement d'Église sans avoir un projet d'évangéliser, parce que la première conversion c'est la nôtre, c'est la mienne. À partir de là, toute la réalité change, toute la réalité rend la vérité d'elle-même. Parce que je peux réellement me rendre compte que le Christ est la réponse à mon besoin, à mes désirs.

Merci beaucoup !